

# Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ.

ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL,

Rue de las Camaras, N° 148.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal. Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

## Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

## MONTEVIDEO.

19 JUILLET 1850.

## LE 19 JUILLET.

Ce jour est le vingtième anniversaire du serment de la Constitution Orientale, l'une des plus sages et des plus libérales de l'Amérique du Sud; mais en même temps une de celles qui ont été le plus scandaleusement violées par celui là même qui avait juré en présence de DIEU et sur les SAINTS ÉVANGILES, « de conserver l'intégrité et l'indépendance de la République; d'observer et de faire observer fidèlement cette Constitution. (1) »

Or, ce code constitutionnel du peuple Oriental, destiné à assurer les droits et les prérogatives de sa liberté civile et politique, sous une forme de gouvernement qui les garantisse tous, a été établi et sanctionné :

1° Que l'Etat Oriental de l'Uruguay est et sera pour toujours libre, et indépendant de tout pouvoir étranger. (Art. 2°).

2° Qu'il ne sera le patrimoine d'aucune personne ni d'aucune famille. (Art. 3°).

3° Que la souveraineté, dans toute sa plénitude, existe radicalement dans la NATION. (Art. 4°).

4° Que la qualité de citoyen et les droits qui y sont attachés se perdent « par l'acceptation d'emplois, de distinctions ou de titres d'un autre gouvernement sans une permission spéciale de l'Assemblée Générale. » (Art. 12 § 4°).

5° Que les fonctions de président de la République dureront quatre années; et que ce magistrat ne pourra être réélu avant qu'il se soit écoulé un autre intervalle de quatre ans entre la CESSATION et la réélection. (Article 75°).

Malgré des dispositions aussi précises, aussi formelles, le général Oribe voulant adopter les allures du dictateur Rons, conserve depuis seize ans et prétend conserver indéfiniment le titre mensonger de Président Légal de l'Etat Oriental de l'Uruguay, auquel il a volontairement renoncé, d'ailleurs, en 1838, devant l'Assemblée Générale Législative, qui a accepté sa démission.

## QUESTION COLONIALES.

### FRANCE ET ALGERIE. — FRANCE ET AMÉRIQUE.

(Suite et fin.)

Cette belle question algérienne, M. Carlos de Bouville la traite avec une prédilection particulière.

Il se plaint, avec tous les voyageurs qui ont étudié l'esprit, les mœurs, le fanatisme des races, indigènes, que, jusqu'aujourd'hui, le gouvernement français ait négligé d'employer l'élément indigène pour civiliser et coloniser l'Afrique. L'auteur propose, à cet égard, tout un système nouveau, qu'il expose ainsi :

« Veut-on enfin semer autre chose que les trésors de la France ? Il n'y a qu'un moyen, suffisamment indiqué par l'inefficacité et la nature des efforts déjà tentés : c'est de tenir compte de l'élément local auquel on n'a pas encore pensé jusqu'à présent, c'est de coloniser par les indigènes, qu'on n'a aucune raison de condamner à

(1) Formule du serment que doit prêter le président de la république en présence des deux chambres réunies.

une impuissance éternelle, car il n'y a d'impuissant en Afrique que le vainqueur.

Qu'on essaie donc d'exciter les Arabes au perfectionnement par des primes et par la propagation de bonnes notions de petite culture rassemblées dans un manuel abrégé à l'usage du petit propriétaire. Qu'on réponde en même temps un modèle d'habitation complet pour une exploitation de 2 hectares. L'Etat fera exploiter ses forêts et débiter ses bois en charpentes sur les mesures du modèle unique, à l'aide de scieries à établir dans le voisinage des forêts. Alors la résolution suivante pourra être publiée :

« Toute famille arabe ou kabyle qui, dans le terme de un an ou de quinze mois, aura construit une habitation conforme au modèle, enclos de cactus, une contenance de 2 hectares, après avoir complètement préparé à la charrue belge et planté cette superficie d'après les prescriptions du manuel, et après avoir acheté ses fournitures de bois de construction aux chantiers de l'Etat, ainsi que ses jeunes arbres aux pépinières du gouvernement, recevra une prime de... »

Cette prime, qui devra être très forte pour remporter la première victoire sur la puissance des traditions et de l'habitude, décroîtra d'année en année, lorsque l'impulsion se transmettra, lorsque la révolution se consummera. Alors quand l'Algérie en sera là, la France comprendra que de bons colons arabes valent mieux que de mauvais colons français.

« Alors tous les Abd-el-Kader, tous les Bou-Maza, vrais ou faux, ne seront plus qu'une chimère, quand bien même ils auraient fait dix fois le pèlerinage de la Mecque ! Mais enfin, pour avoir une donnée sur les rémunérations auxquelles le trésor pourrait être entraîné, supposons que la première rémunération soit fixée à cinq mille francs, ce qui ne serait pas exagéré. Mais maintenant, exagérons jusqu'à cinq mille le nombre des familles à rémunérer pour la première fois : Eh bien ! il ne s'agirait encore que d'une somme de vingt cinq millions, dont les deux tiers à peu près auraient été par avance déposés aux mains de l'Etat, par les indigènes eux mêmes, pour le prix des bois de construction et des plants.

« Il résulte de cette combinaison que l'Etat trouvera l'utilisation de ses richesses forestières; il ne dépensera plus que pour des résultats réalisés et constatés, après en avoir perçu le gage. Elle aurait encore pour conséquence : la transformation complète de l'Arabe errant et ravageur en citoyen dépendant du sol dans lequel il se serait implanté, lui et sa famille; sol et emplacement déterminés par la convenance de l'Autorité. Par conséquent, on arriverait à la destruction de la tribu, à la constitution de la famille indépendante et à la cessation des mœurs turbulentes et agressives qui, depuis longtemps, condamnent notre possession à n'être qu'un leurre ! »

M. Carlos de Bouville développe, avec autant de sagacité que de conscience, les raisons qui militent en faveur de ce système. Il prouve que le fanatisme arabe est trop intense pour que la force, la force seule, puisse maîtriser les difficultés. On en jugera par les explications vraiment inédites qui suivent sur les congrégations et les confréries africaines :

« Le nord de l'Afrique, dit M. Carlos de Bouville, compte de très grand nombre de confréries religieuses dont les Krouan ou affiliés sont liés entre eux par des rapports de prières et des actes de piété, mais dont la véritable action est mystérieuse sous la protection de la religion et du respect des populations. Ces Krouan, dépositaires des livres saints et de la tradition, commentateurs et propagateurs des prophéties, sont en général entourés d'une grande vénération de la part des peuples, sous peine de châtiement instantané infligé par le saint qui les protège contre quiconque oserait leur causer un déplaisir. Celui-ci ne manquerait pas d'être frappé, soit dans sa famille, soit dans ses affections, soit dans sa personne. Ces saints affiliés de congrégation sont placés en dehors du monde auxquels ils renoncent, et à une très grande distance du mouvement des affaires du temps.

« Quand la djed ou guerre sainte éclate contre les infidèles, ils n'y participent officiellement que par des prières et ne prennent jamais les armes, à la différence des Marabouts qui, quoique également voués à la prière et à la direction religieuse de la jeunesse, ne s'éloignent pas absolument des intérêts de la politique et surtout de la guerre sainte.

« Chaque localité a un chef pour chaque congrégation, pour la centralisation des correspondances, pour la transmission du dzeker ou ensemble de paroles secrètes et sacrées qui doivent être prononcées sur le chapitre, lors que le dzeker est renouvelé comme en mot d'ordre. Le chef qui est ainsi dans chaque localité le nœud de l'association, est désigné par le mot de Mou Kedan.

« On comprend qu'une telle organisation, cimentée par le dévouement le plus fanatique, offre trop de ressources à la prédication de la djed pour qu'elle ait pu être négligée. Aussi, quels que soient la renoncement et l'abnégation de ces saints, leur action sourde a toujours été excessivement active contre nous, dans la perception et la transmission des dons volontaires pour le budget de la guerre sainte, dans les mouvements de propagande et de police au service de l'Emir.

« Mais les luttes et rivalités de confréries à confréries ont fait élever et abaisser la puissance de plusieurs d'entre elles, on ont absorbé quelques unes au profit de quelques autres, et la vue de leur ensemble ne fait plus ressortir aujourd'hui bien distinctement que deux grandes confréries. Celles qui restent dans l'ombre sont subordonnées ou noyées dans la sphère d'action des premières.

De toutes ces circonstances, M. Carlos de Bouville tire des déductions qui méritent de fixer l'attention des lecteurs sérieux; nous lui laissons la parole pour conclure :

« Les préjugés de religion et de race sont certainement pour beaucoup dans les causes de l'antagonisme que nous avons trouvé si vif chez les Arabes. Mais aussi on ne peut pas se refuser à reconnaître que l'espèce de chrétiens que nous leur avons présentée n'était pas très propre à les attirer à notre civilisation. Une grave considération ressort encore de ce système de transformation, en apparence purement matériel, et tout esprit sérieux l'aura déjà saisie. C'est l'adoucissement progressif des mœurs religieuses de l'Arabe. Dans la tribu où sa nature musulmane est sans cesse retrempe au contact de ses tolbas, de ses moukedam et de ses marabouts, il est inaccessible aux enseignements du christianisme. Mais quand les chaînes qui le rivent aux docteurs de la tradition se seront un peu relâchées par l'effet de sa nouvelle vie, à l'eupéenne, sur une propriété fondée et aimée par lui; quand des institutions de bienfaisance l'auront habitué à voir ses souffrances soulagées par nos angéliques sœurs de charité, alors seulement il deviendra abordable sur la question religieuse. La conséquence la plus claire de cet exposé est donc la nécessité d'améliorer les deux races. En ce qui regarde la race indigène, pour longtemps encore principal élément de la population agricole, nous croyons avoir suffisamment démontré les moyens d'arriver à une amélioration telle, que, quand arrivera l'heure de la culture européenne, cette race sera en mesure de fournir la main d'œuvre qui aujourd'hui se refuse aux capitaux.

« Quand à la race européenne, qui pour longtemps aussi doit limiter sa spéculation aux travaux de l'industrie et au peuplement des villes, elle progressera concurremment avec l'élément agricole, sans que l'état s'en préoccupe, et surtout sans qu'il s'impose les frais de transport au profit des émigrations. Le développement des constructions et des travaux de toute espèce, doit suffire à assurer ses progrès.

« Alors les rapports s'adouciront tout naturellement ; Les prophéties s'oublieront ; Les congrégations religieuses deviendront impuissantes ;

« Le numéraire reparaitra. »

(L'Assemblée Nationale, du 25 avril.)

### LE DICTATEUR DE BUENOS AYRES ET M. LE PREDOUR.

Toutes les lettres que nous avons vues jusqu'à ce jour, venues par le Riflemen, sont d'accord sur l'infirmité du dictateur. Une grave fluxion à la vue l'empêche de lire et de signer même les choses les plus insignifiantes. Il porte une grande visière, qui lui couvre les yeux et les préserve de l'action de la lumière et de l'air. Il ne peut s'appliquer à rien, dit une lettre, particulièrement aux matières sérieuses de la négociation armée, raison pour laquelle il n'a pas expédié encore M. le contre-amiral, dont le séjour prolongé pèse tant sur son cœur.



On dit maintenant, entre autres choses, que les principales conditions présentées par le dictateur sont au nombre de trois : 1.° Le refus de débarquement des troupes françaises. 2.° Le consentement du général Oribe, dans le cas de débarquement. 3.° Que ce dernier ne donnant pas son consentement sur la seconde condition, tout sera terminé.

On comprend facilement que le principal intérêt du dictateur est aujourd'hui renfermé tout entier dans ce point important du débarquement des troupes françaises. Son plus grand triomphe sera de faire savoir à tout le monde, de porter à la connaissance de la nation française, de l'Assemblée Nationale elle-même, que les troupes de cette république puissante continuent à rester à bord de l'escadre, après cent jours d'arrivée dans les eaux de la Plata. Que dépendantes de sa volonté, elles sont tenues là en échec jusqu'à ce que ses lèvres articulent un mot, qui sera la paix ou la guerre, le triomphe ou la déboute des négociateurs; et lorsque l'Europe et les républiques américaines auront eu une connaissance complète de ce qui se passe aujourd'hui dans la Plata, lorsqu'il se sera écoulé encore quelques mois de plus, le dictateur recouvrera la vue, mais il sera atteint de surdité, il n'entendra rien, et il ne pourra par conséquent, converser avec personne, ni prendre aucune résolution. De manière que la maladie principale qui, d'abord, était dans la volonté toute entière, deviendra en suite locale, affectant aujourd'hui un organe, demain un autre, et finissant par les frapper tous, l'infirmité redeviendra générale; alors l'individu tout entier deviendra incapable de s'occuper d'une affaire aussi sérieuse que celle du débarquement des troupes françaises.

Qui ne comprend que, si la chose dépendait de lui, il les tiendrait à bord une année, même deux, même trois, et toujours?... car ce serait pour lui le plus beau des triomphes!

Il ne faut pas s'y tromper : le dictateur ne consentira jamais au débarquement des troupes françaises, sinon à des conditions dures, humiliantes, incompatibles avec l'honneur du nom français. Sa politique le démontre déjà. Ces réponses dilatoires au commencement de la négociation; ces infirmités ensuite; les démarches qu'il faut encore aller faire près du général Oribe : le retour de l'amiral à Buenos Ayres, et toutes ces comédies qui se jouent si bien à Palermo et au Cerrito, montrent assez clairement quel est le plan que le dictateur se propose de suivre. Plan qu'il suivra, en effet sans s'émouvoir, jusqu'aux dernières extrémités.

Que dira la France, cependant, lorsqu'elle saura qu'une armée française est détenue à bord de l'escadre et que son négociateur reste à Buenos Ayres cent jours durant; dans la dépendance du dictateur?—Qu'on ne fait ni la paix ni la guerre;—que l'on prolonge les sacrifices sans honneur, ni profit;—et que ce drame se terminera, enfin, on ne sait quand ni comment?

On s'afflige à l'idée du présent; mais on frémit à celle du sort futur de ces malheureuses populations de la Plata. La paix s'éloigne d'elles chaque jour davantage. Toutes ces manœuvres de Palermo démontrent qu'on n'a point abandonné et qu'on n'abandonnera pas le plan de tyrannie, d'oppression continuelle et sans fin. Que les institutions, les lois protectrices de la vie et de la propriété ne régneront pas longtemps; et sous le système actuel, jamais. Que, en définitive, il faudra que la force vienne, malgré tout, rétablir la paix par la guerre, la réparation par le ravage.

(Correo de la Tarde)

#### UNE NOUVELLE INTRIGUE DE ROSAS.

On lit dans le Comercio del Plata :

« On nous a informé de l'existence d'une lettre écrite de Buenos Ayres par un commerçant étranger, qui annonce que l'on a commencé à mettre à exécution une idée que l'on croit émanée du cerveau de Rosas, et dont l'objet est de faire du bruit dans Paris. Il s'agit d'une pétition à la chambre française, signée des résidents de cette nationalité à Buenos Ayres, et sollicitant l'approbation du traité que M. Le Predour doit conclure avec Rosas. La personne qui a écrit cette lettre dit que quelques français ont répondu à l'insinuation qui leur a été faite, entre autres raisons alléguées par eux pour ne pas signer, qu'ils ignoraient ce qu'on avait traité, que ce qui avait été fait jusqu'à présent n'était point définitif, attendant qu'il restait encore quelques points à régler, etc.

« Si cela était vrai, il faut convenir que ce serait un singulier caprice de la part de Rosas, et une preuve plus singulière encore des moyens que l'on cherche à employer encore pour engager l'Assemblée française à approuver le traité que cette pétition doit aller appuyer. Nous la verrons peut-être figurer dans les sessions de ce corps législatif, et les amis désintéressés du dictateur en Europe, la Presse, par exemple, déguisant l'origine de cette

manifestation, crieront à tue tête que Rosas est le protecteur décidé des français de Buenos Ayres! etc. etc

#### RECTIFICATION.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu avec attention la lettre instructive de notre estimable ami Jean Louis intitulée « UN PEU D'HISTOIRE ANCIENNE, » Commencée le 23 juin et terminée le 3 juillet, dans le Patriote, auront remarqué sans doute que cet intéressant travail présentait une lacune regrettable.

En effet, nous nous sommes aperçu trop tard qu'un des fragments de cette lettre (le numéro III) avait été omis par l'imprimeur, et nous eûmes la mortification d'apprendre qu'il avait été égaré pendant le déménagement de l'imprimerie. A force de recherches, on est parvenu néanmoins, à le retrouver ces jours-ci et nous nous empressons de le donner ci après, en témoignant à l'auteur, aussi qu'aux amateurs de bonne littérature, tout le regret que nous avons éprouvé d'une négligence semblable; mais certainement involontaire.

Dans le prochain numéro nous publierons la réponse que nous avions écrite, avant même que le travail de notre ami ne fût livré à l'impression, dont nous avons cru devoir suspendre la publication, par suite de l'accident que nous venons d'expliquer.

#### UN PEU

#### D'HISTOIRE ANCIENNE.

#### III (1).

En admettant, pour un instant, que le livre de Tobie ait été écrit par Tobie lui-même, il ne résulte nullement du passage que vous avez cité, que Ninive fut éloignée du Tigre, car le jeune Tobie en parlant de la ville, a pu suivre le cours du fleuve pendant toute la journée, comme semblerait l'indiquer sa direction, et se reposer encore le soir de son départ sur les rives de ce fleuve. La citation de Tobie ne servirait tout au plus qu'à prouver que Ninive était bati près du Tigre, comme on le pense généralement, et non pas sur l'Euphrate, comme le dit Ctesias. Mais la question n'est pas précisément là puisque M. Hæfer a reconnu implicitement cette position; il s'agit de savoir, comme nous l'avons dit, si Ninive était située sur les bords mêmes ou à quelques lieues du fleuve. C'est ce que nous examinerons dans les paragraphes suivants.

Hâtons-nous d'arriver à Xénophon que vous traitez un peu—permettez moi de vous le dire—en archéologue; c'est à dire très lestement.

Vous dites : « qu'il est prouvé que les dix mille Grecs entreprirent leur célèbre retraite par la Mésopotamie, l'Arménie et la Cappadoce—qu'ils n'avaient point le matériel nécessaire pour traverser le Tigre et l'Euphrate... et qu'il n'est nullement étonnant que Xénophon n'ait point aperçu, en cotoyant la rive droite du Tigre, des ruines qu'il ne pouvait rencontrer que sur la rive gauche. »

Pour le coup, votre excellente carte, faite tout exprès pour la Bible, vous a jeté dans une grave erreur, et l'historien trop orthodoxe, auquel vous vous en servez rapporté, aura sans doute composé une petite retraite de dix mille à sa manière. Ceci prouve qu'il n'est pas inutile d'avoir recours quelquefois aux historiens profanes.

Tolle, lege, pourrait-on dire à votre auteur—prenez Xénophon et lisez son Anabase; il ne s'agit pas ici du voyage de Tobie, mais d'un fait historique, avéré, authentique.

Dans l'Anabase, Xénophon a décrit lui-même la retraite des dix mille Grecs à travers toute l'Asie. Ce n'est pas une histoire, ce n'est pas un livre, c'est un simple récit, un véritable journal rédigé avec la plus scrupuleuse exactitude, sans prétentions ni déclamations. Toutes les marches de cette petite armée sont indiquées avec tant de précision, que tout le monde peut tracer cette admirable retraite sur une bonne carte.

En voici l'itinéraire :

Dans leur excursion à la suite de Cyrus le jeune, les Grecs auxiliaires, pour pénétrer dans la Babylonie, passèrent d'abord l'Euphrate, à Thapsaque, à gué, n'ayant de l'eau que jusque sous les bras. Après la bataille qui se donna à Cunaxa, près de Babylone, et Cyrus ayant été tué, les Grecs pensèrent à se retirer et les Perses qui les craignaient, firent un traité avec eux. Il fut convenu qu'une division de l'armée, sous les ordres de Tissaphane, les accompagnerait pour les guider et les protéger

(1) Voir les fragments I, II, IV et V dans les numéros du Patriote, du 23 juin au 3 juillet inclusivement.

dans leur retraite. On se mit en marche; bientôt les Grecs passèrent le Tigre à la suite des Perses, à Sytace, sur un pont de bateau, bien au-dessous de l'emplacement présumé de Ninive; puis ils arrivèrent au fleuve Phrygus, passèrent par Opis, entrèrent dans le désert de la Médie, ayant le Tigre à gauche en remontant son cours, aperçurent Cane, ville grande et florissante, dit Xénophon, sur l'autre rive du fleuve et dont les habitants nous apportèrent de vivres sur des radeaux faits avec de peaux, puis ils arrivèrent au fleuve Zabate. Jusque là les Grecs n'avaient été ni attaqués, ni inquiétés, cependant ils ne se fiaient guère à la loyauté des Perses et ne négligeaient aucune précaution pour prévenir toute trahison de leur part. En effet, les Perses avaient résolu de se débarrasser d'eux; pendant le séjour qu'ils firent sur les bords du fleuve Zabate, ils invitèrent les principaux chefs Grecs à une conférence et les assassinèrent. L'on peut dire que c'est dès ce moment là que commence la fameuse retraite qui immortalisa le nom de Xénophon, son auteur et son historien. La marche des Grecs ne fut plus qu'un combat de tous les jours et de chaque instant, non pas tant avec l'armée Perses qu'avec les populations du pays qu'ils traversaient. Deux ou trois jours après avoir passé le fleuve Zabate, les Grecs arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larissa, « ville grande mais déserte, autrefois habitée par les Médes. » Ils virent non loin de là « une citadelle grande et abandonnée qui touchait à la ville de Mysilla, anciennement occupée par les Médes. » Enfin, après bien des jours de marche, à travers le pays des Carduques, ils parvinrent à « dépasser les sources du Tigre. » Ils entrèrent dès lors dans l'Arménie Occidentale, marchèrent trois jours dans le désert par un froid excessif le long de l'Euphrate et « passèrent cet autre fleuve ayant de l'eau jusqu'au nombril. » Nous ne suivrons pas Xénophon chez les Taoques, les Chalybes, les Scythins et les Macrons; nous nous bornerons à annoncer son arrivée avec son immortelle phalange à Trébizonde, dans la Colchide, ville Grecque qui florissait alors sur le Pont Euxin (Mer Noire).

Cet itinéraire « prouve » que les dix mille Grecs ont eu traverser le Tigre et l'Euphrate, ainsi que plusieurs autres rivières, sans avoir « le matériel nécessaire, » et que ce n'est pas « la rive droite » mais bien la rive gauche du Tigre que Xénophon a cotoyée.

Au surplus, comme vous dites être de l'avis des « membres de l'Académie, » j'ai le plaisir de pouvoir vous annoncer que M. De Saulcy, dans sa réponse à M. Hæfer, déclare que « les lieux désignés par Xénophon sous les noms de Larissa et de Mysilla sont probablement ceux où se trouvait la Ninive de l'écriture. »

Voilà donc le célèbre Xénophon justifié, et quoiqu'historien profane d'accord avec la Bible!

JEAN LOUIS.

#### AU CORREO DE LA TARDE.

Le Rédacteur du Patriote est profondément reconnaissant des lignes bienveillantes et pleines d'encouragement qui lui ont été adressées hier par notre aimable confrère le Correo de la Tarde.

M. Isabelle avait écrit un article en réponse à celui de journal oriental; mais cet article n'a pu trouver place dans notre numéro de ce jour; ce sera pour dimanche.

Nous venons d'apprendre en ce moment que le général Oribe se trouve assez malade; qu'il a envoyé chercher dans cette capitale M. le docteur Don José Pedro d'Oliveira, y que le gouvernement ayant été consulté par une personne compétente, à l'effet de savoir si ce médecin pouvait se rendre pour cet objet au Cerrito, aurait répondu qu'il n'y avait de sa part aucune difficulté. Nous croyons que M. le docteur Oliveira est parti déjà pour ce point.

(Correo de la Tarde.)

A midi, la batterie Suarez a salué l'anniversaire de la Constitution de la République, et les navires de guerre mouillés en face de la capitale, ont fait de leur côté le même salut.

(Idem.)

Nous savons que M. Bertin du Chateau, lieutenant colonel, et commandant supérieur des forces françaises, a donné aujourd'hui dans l'hôtel de Bordinelli, rue du Cerrito, un dîner aux chefs et officiers des dites forces.

(Idem.)





MARINE.



ENTREE DU 18 JUILLET.

Tome (Chili) le 18 juin brick suédois Hilda Charlotte de 228 tonneaux capitaine Sja-bery à J. Cruet avec 381 sacs farine de 200 livres 5444 idem de 100 idem 40 id. de 150 livres 6 quintaux pommes de terre 4000 buches.

Sortie de quarantaine.

Bahia le 19 juin polacre sarde Felicia de 218 tonneaux capitaine Raggio à Delisle frères 212 pipes caña 24 demies idem 16 barils confitures 190 sacs sucre 24000 buches 150 caisses vin bordeaux 68 sacs riz 30 idem manioc 25 rouleaux tabac 8 caisses cigares.

Sorties.

Buenos Ayres vapeur américain William J. Pease.

Prêts à partir.

Rio Grande goelette française Parana par Delisle Hermanos.

Idem brick sarde Segunda Benedeta Maria par J. M. Nin.

Idem brick goelette brésilien Catharina Blla par Eneas.

Idem brick italien Roca.

Fernambouc et ports du sud, brick bremois Bremen.

Idem idem barque russe Alejandro par J. Quevedo.

Idem idem barque chilienne Guimaraens par J. Cruet.

Idem idem drick goelette anglais Agnes par Smith Brothers.

Californie, brick russe Maria

Antilles, barque française Ville de Rouen

Avis Divers.

EN VENTE:

Chez les libraires et à l'imprimerie française, — rue du 25 Mai :

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

LA PROVINCE BRÉSILIENNE DE RIO GRANDE DU SUD LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY ET TOUT LE BASSIN DE LA PLATA

Une Brochure in-8°

par

M. ARSENE ISABELLE

Ancien Chancelier du Consulat Général de France, auteur du

VOYAGE A BUENOS-AYRES ET A PORTO-ALEGRE,

de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX

Un Patacon.

AVIS

Aux Dames,

On vend des bouquets en plume d'oiseaux à bon marché, dans la rue de las Camaras, à la Platerie à côté de l'ancienne Pharmacie connue de l'Anglais, 103.

Hôtel de la marine

RUE VINGT CINQ MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de mériter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leur patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartements commodes et très agréablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

NOURISSE

Une jeune femme, saine et robuste demande, un nourrisson pour nourrir. Chez elle rue de la Florida N° 57 en face de la maison de M. Reccatt. A la Buena Vista.

A louer,

Une Belle et spacieuse Maison avec deux cours, un jardin, citerne, lieux, poulailler, mirador

S'adresser rue de Colon n° 164.

Avis.

On désire trouver un propriétaire d'hôtel ou de café qui puisse disposer de CINQ-CENTS PATACONS, pour lui proposer une affaire avantageuse.

S'adresser rue de SAN JOSE n° 38, dans la nouvelle ville, jusqu'à 11 heures du matin.

maison à louer,

Ayant 4 grandes pièces, une grande cour cuisine etc, à un prix très modéré, cette maison est très aérée et très sèche. S'adresser à l'imprimerie du Patriote, rue Perez Castellanos N° 162.

28

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

Le matin on voyait les charretiers de la police recueillir tranquillement dans les rues les corps des assassinés, et aller prendre à la prison les corps de ceux qu'on avait fusillés; puis, assassins et fusillés, conduire tous ces cadavres anonymes à un grand fossé, où on les jetait pêle-mêle, sans qu'il fût même permis aux familles des victimes de venir reconnaître les siens et de leur rendre les devoirs funèbres.

Les charretiers qui conduisaient ces restes déplorables annonçaient leur venue par d'atroces plaisanteries, qui faisaient fermer les portes et fuir la population. On les a vus détacher les têtes des cadavres, et en emplir des paniers. Et, du cri habituel aux marchands de fruits de la campagne, les offrir aux passants effrayés, en criant :

— Voilà des pêches unitaires ! qui veut des pêches unitaires ?

Bientôt le calcul se joignit à la barbarie, la confiscation à la mort.

Rosas comprenait que le moyen de se conserver au pouvoir était de créer des intérêts inséparables des siens.

Alors il montra à une partie de la société la fortune de l'autre, en lui disant : Cela t'appartient.

A partir de ce moment, la ruine des anciens propriétaires de Buenos-Ayres fut consommée, et l'on vit s'élever ces fortunes rapides et scandaleuses qu'étaient aujourd'hui les amis de Rosas.

Ce que n'a osé rêver aucun tyran, ce qui n'est venu à l'idée ni de Néron ni de Domitien, Rosas l'a exécuté. Après avoir tué le père, il a défendu au fils de porter le deuil. La loi qui contient cette prohibition fut proclamée et affichée; et il fallait bien la publier et l'afficher, car il n'y eût eu que des habits de deuil à Buenos-Ayres.

Les excès de ce despotisme frappèrent les étrangers et entre autres quelques Français. Rosas, qui se croyait tout permis avec eux, laissa la patience du roi Louis-Philippe, patience bien connue, et amena la formation du premier blocus fait par la France.

Mais les hautes classes de la société ainsi maltraitées commencèrent à fuir Buenos-Ayres, et, pour trouver un refuge, jetèrent leurs regards sur l'Etat oriental, où la plus grande partie de la ville proscrite vint chercher un asile.

Ce fut en vain que la police de Rosas redoubla de vigilance; ce fut en vain qu'une loi punait de mort l'émigration : ce fut en vain qu'à cette mort on joignait des détails atroces, car Rosas vit bientôt que la mort ne suffisait pas. La terreur et la haine qu'inspirait Rosas étaient plus fortes que les moyens inventés par lui. L'émigration allait croissant d'heure en heure, de minute en minute. Pour réaliser la fuite de toute une famille, ils s'agissaient seulement de trouver une barque. La barque trouvée, père, mère, enfants

UNE NOUVELLE TROIE

25

d'Oncativo. C'était un beau spectacle pour ces jeunes républiques qui sortaient de terre que de voir l'art, la tactique et la stratégie en lutte contre le courage indomptable et la volonté de fer de Quiroga. Mais le général Paz fait prisonnier à cent pas de son armée par un coup de bolas qui enveloppa les jambes de son cheval, Quiroga fut invincible.

La guerre une fois terminée entre le parti unitaire et le parti fédéral, Quiroga entreprit un voyage dans les provinces de l'intérieur; mais en revenant de ce voyage, il fut assailli à Barrancalaco par une trentaine d'assassins, qui firent feu sur sa voiture. Quiroga, malade, s'y tenait couché; une balle qui traversa un des panneaux lui brisa la poitrine. Quiroga blessé à mort, il se souleva, et pâle, ensanglanté, ouvrit la portière. En voyant le héros debout, quoique déjà cadavre, les assassins prirent la fuite. Mais Santos-Perez, leur chef, marcha droit à Quiroga, et comme celui-ci était tombé sur son genou et le regardait en face, il l'acheva.

Alors les autres assassins revinrent et achevèrent l'œuvre commencée. Ce furent les frères Reinafé, qui gouvernaient à Cordoue, qui dirigeaient cette expédition d'accord avec Rosas. Mais Rosas avait eu le soin de se tenir dans un lointain si éloigné, qu'on ne l'aperçut pas. Il put dès lors prendre le parti de celui qu'il avait fait assassiner et poursuivre ses assassins.

Ils furent arrêtés, jugés et fusillés.

Reste Cullen.

Cullen, né en Espagne, s'était établi dans la ville de Santa-Fé, où il s'était lié avec Lopez, et où il était devenu son ministre et le directeur de sa politique. L'immense influence que Lopez eût sur la République argentine, depuis 1820 jusqu'à sa mort, arrivée en 1833, fit de Cullen un personnage extrêmement important. Lorsqu'un jour du malheur, Rosas, proscrit, émigra à Santa-Fé, il regut de Cullen toute espèce de services. Mais ces services rendus ne purent faire oublier au futur dictateur que Cullen était un des hommes qui voulaient mettre fin au régime de l'arbitraire dans la République argentine. Cependant il sut cacher son mauvais vouloir sous les apparences de la plus grande amitié envers Cullen.

A la mort de Lopez, Cullen fut nommé gouverneur de Santa-Fé, et se consacra à établir des améliorations dans la province. En même temps, au lieu de se montrer l'ennemi du blocus français, Cullen ne cachait point ses sympathies pour la France, considérant que le pouvoir de celle-ci était un grand appui pour ses idées civilisatrices. Alors Rosas lui suscita une révolution, qu'il appuya publiquement et par un concours de troupes. Cullen, vaincu se réfugia dans la province de Santiago del Estero, que commandait son ami le gouverneur Ibarra. Rosas, qui avait déjà déclaré Cullen sauvage



## Gratis.

1<sup>re</sup> Une belle pendule représentant l'Archevêque de Paris mort sur les barricades.  
2<sup>re</sup> Une pendule, Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

3<sup>re</sup> Dito dito le soldat laboureur.

4<sup>re</sup> Dito dito Renaissance.

5<sup>re</sup> Une belle lampe modérateur.

Un de ces cinq articles sera donné au choix à tout souscripteur

A un exemplaire de la Revolution de 1848, par Leonard Gallois, l'ouvrage se composera de 4 beaux volumes ou 36 livraisons, ornées chacune d'un superbe portrait en pied grave sur acier.

ON SOUSCRIT :

Chez Edouard Maricot, rue du 25 Mai n<sup>o</sup> 169.

MM. les Souscripteurs sont prevenus que les vingt premières livraisons sont arrivées et que les échantillons de prime se trouvent à l'adresse ci-dessus, où ils pourront venir faire un choix.

Montevideo, le 17 avril 1850.

E. MARICOT.

## Chambres Garnies

A LOUER:

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Ituzaingo, n<sup>o</sup> 142.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

## Choucroute

Première qualité à 4 vintins la livre chez Mr Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, sur la place au commencement de la rue des 33 près du mole.

## Guill.<sup>me</sup> Darrouzain

Médecin français, membre de l'Institut Homœopathique de Paris, un des plus anciens homœopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cette empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après-midi; rue de Buenos Ayres, n. 182, au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

AVIS.

Le soussigné à l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1<sup>er</sup> Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve. S'adresser rue du 25 de Mai n<sup>o</sup> 394.

PUYFOURCAT,

LA VITE

BOTTIER FRANÇAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'en être satisfait. — Rue du Rincon, n<sup>o</sup> 87, en face de la confiserie.

## M. Delauney, pro-

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

CHANGEMENT DE DOMICILE

## Cochet,

Fabricant de billards, de Paris.

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention: Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la dassive.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camaras, n<sup>o</sup> 148.

26

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

unitaire, entama des négociations avec Ibarra, afin qu'on lui livrât la personne de Cullen.

Pendant longtemps ces négociations échouèrent, et Cullen, sur les assurances de son ami Ibarra, qui jurait de ne jamais le livrer, se croyait sauvé, lorsqu'un jour, au moment où il s'y attendait le moins il fut arrêté par des soldats d'Ibarra, et conduit à Rosas. Mais celui-ci ayant appris qu'on lui amenait Cullen captif, envoya l'ordre de le fusiller à moitié chemin, parce que, dit-il dans une lettre au gouverneur de Santa-Fé, qui avait succédé à Cullen, son procès était fait par les crimes que tout le monde connaissait.

Cullen était un homme d'une société agréable et d'un caractère humain. Son influence sur Lopez fut toujours employée à éviter toute espèce de rigueur, et c'est en raison de cette influence que le général Lopez, malgré les supplications de Rosas, ne permit point de supplicier un seul des prisonniers faits pendant la campagne de 1831, qui mit en son pouvoir les chefs les plus importants du parti unitaire.

Au reste, Cullen avait tout les dehors de la civilisation; mais son instruction était superficielle, et ses talents médiocres.

Ce fut ainsi que Rosas, le seul homme peut-être qui n'eût aucune gloire militaire parmi les chefs du parti fédéral, se débarrassa des champions de ce parti; dès lors, il demeura le seul homme important dans la République argentine, en même temps qu'il était le maître absolu de Buenos-Ayres.

Ce fut alors que Rosas, arrivé à la toute puissance, commença sa vengeance contre les classes élevées, qui l'avaient si longtemps tenu en mépris. Au milieu des hommes les plus aristocrates et les plus élégants, il se montrait sans cesse vêtu de la *chaqueta* ou sans cravate. Il donnait des bals qu'il présidait avec sa femme et sa fille, et auxquels, à l'exclusion de tout ce qu'il y avait de distingué à Buenos-Ayres, il invitait les charretiers, les bouchers, et jusqu'aux affranchis de la ville; ainsi, une fois, il ouvrit le bal, lui dansant avec une esclave, et sa fille avec un Gauchó.

Mais ce ne fut point de cette façon seulement qu'il punit la noble cité. Il déclara ce terrible principe:

—Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi.

Dès lors, tout homme lui déplaisant fut qualifié du nom de *sauvage unitaire*, et celui que Rosas avait une fois désigné sous ce nom, n'avait plus droit ni à la liberté, ni à la propriété, ni à la vie, ni à l'honneur.

Alors, pour mettre en pratique les théories de Rosas, s'organisa, sous ses auspices, la fameuse société de *Mas horca*, c'est-à-dire *Encore des potences*. Cette société était composée de tous les hommes sans aveu, de tous les banqueroutiers, de tous les assassins de la ville.

UNE NOUVELLE TROIE.

27.

A cette société de *Mas horca* étaient affiliés, par ordre supérieur, le chef de la police, les juges de paix, tous ceux enfin qui devaient veiller au maintien de l'ordre public; de sorte que lorsque les membres de la société forgaient la maison d'un citoyen, pour piller cette maison ou assassiner ce citoyen, celui dont la vie ou la propriété était menacée avait beau appeler à son aide, personne n'était là pour s'opposer aux violences qui lui étaient faites. Ces violences avaient lieu au milieu du jour comme en pleine nuit, et nul n'eût pu indiquer un moyen de s'y soustraire.

Veut-on quelques exemples? Soit. Chez nous, on doit le remarquer, on fait suit toujours immédiatement l'accusation.

Les élégants de Buenos-Ayres avaient à cette époque l'habitude de porter leurs favoris en collier; mais sous le prétexte que la barbe taillée ainsi formait le lettre U, et voulait dire unitaire, la *Mas horca* s'empara de ces malheureux, et les rasait avec des couteaux mal affilés, et la barbe tombait avec des lambeaux de chair; après quoi on abandonnait la victime aux caprices de la dernière populace rassemblée par la curiosité du spectacle, et qui parfois poussait la sanglante farce jusqu'à la mort.

Les femmes du peuple commençaient alors à porter dans leurs cheveux ce ruban rouge, connu sous le nom de *Moño*. Un jour la *Mas horca* se posta à la porte des principales églises, et alors toutes les femmes qui entraient ou sortaient sans avoir de *moño* sur la tête s'en voyaient fixer un avec du goudron bouillant. Ce n'était pas non plus une chose extraordinaire que de voir une femme dépouillée de ses habits et fustigée au milieu de la rue; et cela parce qu'elle portait un mouchoir, une robe ou une parure sur laquelle on distinguait la couleur bleue ou verte. Il en était de même pour les hommes de la plus haute distinction, et il suffisait, pour qu'ils courussent les plus grands dangers, qu'ils se fussent hasardés en public avec un habit ou une cravate.

En même temps que les personnes désignées sans doute par Rosas, et qui appartenaient à ces classes supérieures de la société que poursuivait sa vengeance, étaient victimes de ses violences, on emprisonnait par centaines les citoyens dont les opinions n'étaient point en harmonie, nous ne dirons pas avec celles du dictateur, mais avec les combinaisons encore inconnues de sa politique à venir. Nul ne savait le crime pour lequel il était arrêté; c'était chose superflue, puis que Rosas le savait. De même que le crime restait inconnu, le jugement était déclaré inutile, et chaque jour, pour faire place aux prisonniers des jours suivants, les prisons encombrées se débarrassaient du trop plein de leurs captifs à l'aide de nombreuses fusillades. Ces fusillades avaient lieu dans l'obscurité, et, tout à coup, la ville se réveillait en tremblant au bruit de ces tonnerres nocturnes qui la décimaient.